

d'yeux étincelants qui la regardaient d'une façon étrange. Au bout d'une seconde, un jeune homme de haute taille, sortant de sa cachette, se laissa voir un instant, appuya un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence, et disparut comme un météore.

Manonie eut peine à retenir un cri de bonheur qui gonflait sa poitrine : son premier mouvement fut de s'élaner vers l'inconnu. Un instant de réflexion la calma : elle comprima son émotion, et revint à l'endroit où Wontum était assis avec le petit Harry. Toute tremblante, elle serra avec une sorte d'emportement maternel son cher enfant sur son sein, comme si elle eut voulu le disputer à l'univers entier. Wontum ne fit pas attention à cette exaltation fébrile qu'il considérait comme une infirmité féminine.

Sans soupçonner les tempêtes de crainte, d'espoir, de découragement qui se disputaient l'esprit de leur prisonnière, les Sauvages levèrent leur camp et se préparèrent à continuer leur route. Au grand chagrin de Manonie, ils se disposèrent à quitter la vallée et s'enfoncèrent dans la montagne : bientôt leur caravane fut perdue au milieu d'un océan de vallées, du fond desquelles on distinguait difficilement la plaine par quelques échappées lointaines.

Cette journée fut rude pour Manonie : épuisée par les fatigues des courses précédentes, elle fut forcée de se reposer fréquemment. La marche des Sauvages en fut considérablement retardée ; ils perdirent ainsi leur avance, ce qui les contraria d'une manière sensible. Bientôt leur mécontentement se trahit par des coups d'œil irrités et des propos menaçants : Manonie les comprenait parfaitement, car elle n'avait point oublié l'idiome Pawnie qui lui avait été familier durant sa jeunesse.

Une querelle ouverte ne tarda pas à s'engager. Un des Sauvages reprocha avec aigreur à Wontum d'avoir engagé cette expédition dans un intérêt tout personnel, uniquement pour s'emparer de la squaw Face-Pâle, et de les avoir poussés à une bataille qui leur coûtait plus de cent hommes.

Le même orateur, s'adressant à ses autres compagnons, leur proposa de mettre à mort la femme blanche, pour terminer toute discussion à son sujet. — « Mieux vaut, dit-il, emporter son scalp que de laisser les chevelures sur un nouveau champ de combat ; elle ne sera jamais des nôtres, elle sera toujours une source de discorde. »

On agita ensuite la question relativement au sort de l'enfant.

— Qu'il vive, continua l'orateur ; il est si jeune qu'il oubliera sans doute ses parents, et pourra devenir un guerrier utile à la tribu. Quoique dans un âge tendre, il a fait preuve de courage ; il sera peut-être un jour fameux sur le sentier de guerre.

La pauvre Manonie suivait cette discussion avec un intérêt anxieux qu'il est facile d'imaginer. A tout instant ses regards inquiets sondaient furtivement les environs pour tâcher de découvrir son mystérieux protecteur ; mais il restait invisible comme s'il eut fait partie du monde des esprits.

Après avoir longuement discuté, les Sauvages prirent une résolution, qui, en lui laissant quelque répit, permettait à Manonie d'espérer encore. Ils décidèrent que, malgré son mariage avec un blanc, ils n'avaient pas le droit de la mettre à mort sans avoir consulté le grand chef de la tribu à laquelle la jeune femme avait appartenu, et sans avoir obtenu son assentiment. On la conduisit donc devant Nemona pour qu'il fut le juge suprême de son sort.

Le soleil allait disparaître de l'horizon lorsque Wontum donna le signal de faire halte pour procéder aux préparatifs de campement. La troupe sauvage s'installa en un grand cercle comme la nuit précédente. Au centre, on ébrancha deux jeunes sapins proches l'un de l'autre, on les lia par leurs cimes de façon à ce qu'ils formassent la charpente d'un wigwam ; ensuite ils furent couverts de branches, de feuilles, de fougères et de mousses ; ainsi arrangée cette tente offrait à Manonie un abri chaud et confortable.

Ce ne fut pas sans une curiosité inquiète que la jeune femme suivit de l'œil tous ces préparatifs. Mais elle ne s'en appro-

cha pas ; assise sur une roche élevée d'où sa vue pouvait dominer la plaine, elle regardait avec tristesse ce désert dont les limites allaient se confondre avec l'horizon, et qui dormait du sommeil profond de la solitude. A tout instant elle espérait voir surgir de quelque ravin une troupe armée ; elle tendait l'oreille au moindre bruit, pensant que le pas des chevaux se ferait entendre sur les cailloux roulants de la montagne....

Vain espoir ! efforts inutiles ! Les torrents lointains faisaient seuls entendre leurs sourds grondements ; les cimes d'arbustes seules, ondoyant au vent, apparaissaient seules entre les interstices des rochers noirs ; et si quelque pas furtif troublait le morne silence, c'était celui du loup des prairies en route pour chercher pâture.

Au moment où elle s'y attendait le moins, Wontum vint la trouver et s'assit à côté d'elle sur le gazon. Il la regarda longtemps avec une fixité étrange ; son visage avait une expression indéfinissable dont Manonie ne put s'expliquer la signification.

Enfin il lui adressa la parole en langage Pawnie entrecoupé de mauvais anglais :

— *Cœur-de-Panthère* a voulu me tuer cette nuit !

Manonie tressaillit : elle était bien loin de se douter que le Sauvage soupçonnât seulement ses pensées de la nuit précédente. Il ne l'avait assurément pas vue levant le couteau sur lui, le tenant suspendu sur sa poitrine, le replaçant ensuite à sa ceinture sans avoir frappé. Wontum dormait, rêvait même à cet instant ; comment donc avait-il pu surprendre le secret que Manonie et l'ombre seules connaissaient ?

Une vive rougeur monta aux joues de la jeune femme à cette question inattendue : c'était pour l'Indien une réponse suffisante.

— Pourquoi voulez-vous tuer Wontum ? demanda-t-il.

Manonie comprit qu'une dénégation serait inutile.

— Je n'aurais voulu vous tuer que si cela eut été nécessaire pour assurer ma liberté.

— Vous avez donc eu l'intention de me faire mourir ?

— Oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas exécuté votre projet ?

— Parce que, au moment où j'allais frapper, vous avez lâché ma main que vous reteniez pendant votre sommeil ; à ce moment j'espérais pouvoir fuir sans être forcée de commettre un meurtre. Mais comment avez-vous su tout cela ?

Wontum lui montra son couteau :

Vous avez tiré ceci, dit-il, mais vous n'avez pas pris garde, en le remettant dans ma ceinture, que vous le placiez dans mon sac à balles. Pourquoi vouliez-vous fuir loin de moi ?

— Pour revenir auprès de mon mari ; vous ne pouvez en douter.

— Très-bien ! mais Wontum ne remettra jamais l'enfant en liberté.

Manonie eut un grondement de douleur maternelle : le Sauvage continua :

— Et de plus, je ferai votre mari prisonnier ; je le brûlerai. Consentez à devenir ma squaw, et je ne le brûlerai pas. Wontum veut *Cœur-de-Panthère* pour squaw ; il l'aura, ou malheur au mari.

— Mon mari mourra alors, répondit Manonie avec fermeté, car je ne serai jamais votre squaw. Mais il n'est pas en votre pouvoir, mon bien-aimé Henry ; il ne succombera pas sous vos coups. Prenez garde vous-même ; et, si vous voulez avoir la vie sauve vous ferez bien de me rendre la liberté, car la vengeance de mon mari sera sûre et terrible.

— Ugh ! Wontum n'a pas peur d'un soldat Face-Pâle ! Ces hommes-là sont de pauvres guerriers. Qu'il vienne, l'officier ! je serai content de l'emmener avec moi à *Devil's Gate*.

A ce moment l'œil vigilant de Manonie crut apercevoir derrière les rochers quelque chose comme l'ombre d'un homme : Elle ne fit qu'entrevoir cette apparition qui s'évanouit sur le champ, comme une vision fugitive. Malgré sa vive émotion, elle eut la présence d'esprit de détourner les yeux afin de ne pas attirer sur ce point l'attention du Sauvage : Néanmoins